

KINO

Barbie im Wunderland

Bitterböse und unentschlossen: Frank Oz' Remake von "The Stepford Wives" oszilliert zwischen Komödie und moralischer Fabel.

Erinnert sich noch jemand an den Clip zum Soundgarden-Song "Black Hole Sun"? In greller Kulisse gefror dort schönen Menschen das Grinsen auf den Gesichtern, Barbies brutzelten auf Barbecuegrills vor sich hin und die Band sorgte für eines der gruseligsten Musikvideos aller Zeiten. Ähnlich schön schauerlich hätte "The Stepford Wives" auch werden können, wäre Regisseur Frank Oz nur klar gewesen, was für einen Film er denn eigentlich machen wollte.

Joanna Eberhardt ist attraktiv, erfolgreich, einigermaßen glücklich verheiratet und beschenkt mit zwei gesunden, wenn auch leicht neurotischen Kindern. Ihre heile Welt bricht zusammen, als ihre Karriere als Fernsehproduzentin ein abruptes Ende findet. Um seine depressive Gattin aufzumuntern, zieht ihr Ehemann mit samt Familie in den Vorort Stepford, Connecticut. Dort trifft Joanna auf eine seltsame Bevölkerung von schlappschwänzigen Männern in karierten Shorts, die sich in ihrem privaten Club mit ferngesteuerten Autos amüsieren und zu Hause von ihren Barbie-ähnlichen, ständig lächelnden Frauen bekocht und bemuttert werden.

Da kann doch etwas nicht stimmen. Joanna schwant Übles und zusammen mit ihrer neu gewonnenen Freundin

Bobbi Markowitz, einer feministischen Autorin, die mit wirrem Haar und in ungebügelten Deep Purple T-Shirts herumläuft, und dem unglaublich tuntigen Frank machen sie sich auf die Suche nach dem Geheimnis der Frauen von Stepford.

Wie die Geschichte ausgeht, ahnt da Publikum schon

ziemlich früh. Das Interessante bei dieser futuristischen Gesellschaftssatire ist dann auch eher die Umsetzung, besonders da Bryan Forbes' Version von 1975 eher in die Richtung Horror-Film ging. Frank Oz ("In or Out") bevorzugt die Komödie und in ihren schrillsten Momenten ist "The Stepford Wives" tatsächlich

erfrischend respektlos. Wenn Frauen, die so heißen wie Monatsbinden, Squaredance machen, dann lassen die Simpsons grinsen. Leider lässt sich Oz besonders zum Schluss zu billigen futuristischen Effekten und, schlimmer noch, zu vollkommen ironiefreien Moralpredigten, hinreißen. Es kommt, wie es kommen muss: Die Männer werden als schwach entlarvt, aber eigentlich Schuld an Wahnsinn und Irrsinn ist eine Frau. Der Film möchte mit dieser letzten Pirouette wahrscheinlich seine eigene Botschaft schlitzohrig hinterfragen, wird aber eigentlich dadurch erst frag-

würdig.

Nicole Kidmans Joanna Eberhardt muss wohl eine entfernte Verwandte von Sylvia Plath sein, immerhin bückt sie auf der Höhe ihres mentalen Zusammenbruchs auch haufenweise Muffins, wie zuletzt Gwyneth Paltrow in "Sylvia". Mehr denn je wirkt Kidman wie eine etwas weniger niedliche Version von Meg Ryan. Bette Midler und Glenn Close chargieren sich durch ihre klichehaften Parts und Roger Bart müsste man für seine überkandidelte Darstellung schon fast zur Strafe die Dolce & Gabbana Hemden kauen. Die Herren der Schöpfung wirken blass, allen voran Matthew Broderick, der durch seine Szenen stolpert wie ferngesteuert, allein Christopher Walken schlägt einige Funken, leider nur im wortwörtlichen Sinn. Seine Vorstellung des Frauentransformators zeigt wie gnadenlos komisch dieser Film hätte sein können, wenn die Macher nicht zu viel Zeit damit verbracht hätten, die logischen Löcher im Plot mit Geschwätzigkeit zu stopfen.

Eigentlich könnte man dieses Machwerk spätestens beim Verlassen des Kinosaaes wieder vergessen, würde da nicht die Erinnerung an den Spot nachwirken, der vor dem Hauptfilm im Werbeblock zu sehen war. Dort schwebte eine dauerlächelnde Kundin im pastellfarbenen Outfit wie hypnotisiert durch ein Einkaufszentrum... Und plötzlich gruselt es einen doch ein wenig.

Claudine Muno



Schneewittchen bei den fiesen Zwergen: Nicole Kidman kommt die heile Welt von Stepford nicht ganz geheuer vor.

Im Utopolis

ART CONTEMPORAIN

Communiquer - un art difficile

Le public présent lors de la Shake Night a pu vivre l'expérience de sa propre perte d'identité - se transformant en coulisse voire obstacle gênant lors de la transmission en direct de l'émission télé, point fort de la soirée.

(rw) - Un silence bruyant planait sur la soirée "Shake Night" du vendredi dernier. Au Casino Luxembourg, une demi-douzaine de moniteurs étaient prêts à transmettre en direct les interviews avec les artistes des projets "Re:location", actuellement exposés dans les galeries et musées de huit pays différents, ainsi qu'avec des personnalités de la vie culturelle comme Viviane Reding et Erna Schoepges, qui avaient pris place dans les fauteuils colorés du Casino. Seulement voilà: si les contributions préenregistrées étaient audibles, tout ce qui se passait en direct ne l'était pas, du moins pour les personnes (pas tellement nombreuses) venues participer à l'happening. Pour se faire une idée générale de ce concept, subventionné par la Commission européenne, on aurait mieux fait de rester chez soi et d'allumer RTL - où de se rendre en Roumanie, seul pays à part le Luxembourg ayant accepté de diffuser le spectacle. Apparemment, d'autres chaînes, comme ARTE, n'ont pas accroché. Comme l'annonce le texte du site internet de

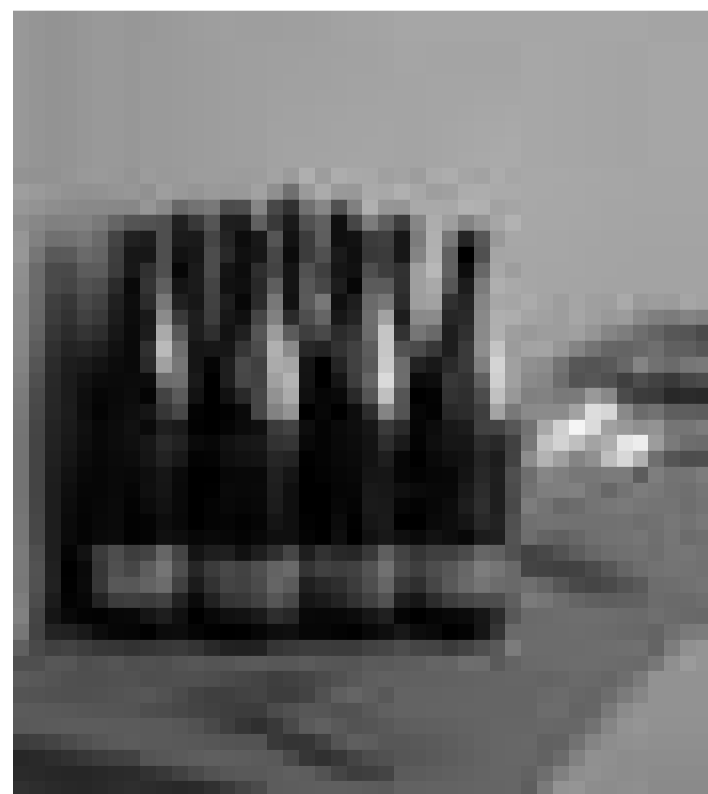
"Re:location": "Thanks to the collaboration with television channels in the different countries and their will to broadcast the Shake Night programme to a wider audience, this event will emphasise the European dimension of artistic exchanges."

Mais bon, il y avait d'autres distractions: goûter par exemple aux plats et boissons choisis en raison de leur couleur adaptée à la corporate identity de "Re:location": thon, mettwurst, babybel, tomates, jus de betterave. Admirer la performance communicative de l'animatrice Nathalie Reuter, qui guidait l'audience à travers le programme de la soirée - si l'on ne se trouvait pas sommé par un technicien de déguerpir afin de laisser la place aux caméras.

Ou bien monter au premier étage pour examiner les installations créées dans le cadre de "Re:location". Certaines sont rigolottes, comme le projet "Casa Popovului" de l'artiste Irina Botea dont les images montrent une réplique en miniature de l'ancien palais communiste roumain dans

différents contextes: en train d'être examiné par de jolies vaches suisses par exemple. Ou encore "The Revolution Brand" de Vlad Nanca, qui a

développé une "corporate identity" sur le thème de la "révolution": bics, boîtes d'allumettes, pneus avec le logo et les couleurs de la révolu-



Revolution in bottles: Vlad Nanca a développé une série de produits sur le thème de la révolution.

(Photo: Renée Wagener)

tion. Juste à côté on peut voir "I don't know what Union I want to belong to anymore", une installation tout à fait simple, mais bouleversante: une paire de drapeaux dont les couleurs ont été inversées - celui de l'Union soviétique en bleu et celui de l'Union européenne en rouge. L'humour est au rendez-vous également dans l'installation d'Esra Ersen "Im Strafraum": dans une salle transformée en terrain de football (avec gazon artificiel et goal), elle montre sur vidéo la discussion entre l'artiste et une jeune femme turque, toutes les deux en train de découper deux drapeaux allemands, ôtant la couleur noire, pour les recoudre par après. Cela donne les couleurs du club de football turc Galatasaray... Un dernier projet est à relever: "Welcome to Belfast" de Iratxe Jaio joue également avec l'idée de l'identité nationale et de sa (dé)construction, mais sur un ton plus sérieux. Parmi différents reportages à regarder sur moniteur vidéo, il raconte l'histoire d'une femme catholique irlandaise qui s'était déguisée en protestante afin de pouvoir participer à la messe du nouvel an, tenue par le prêtre et leader politique protestant Ian Paisley. Elle voulait ainsi comprendre ce que cela signifie d'être dans la peau de l'ennemi. Shaking.

L'exposition Re:location Academy / Shake Society peut être visitée jusqu'au 26 septembre au Casino.